
M A N U S C R I T

ETC.

(1^{ère} partie)

de Johan Harstad

traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

cote : NOR22D1272

année d'écriture de la pièce : 2009 / 2010

année de traduction de la pièce : 2022



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale, et de l'Ambassade de Norvège ».**

PREMIÈRE PARTIE

AU-DELÀ DU COLORADO

Non, non, surtout n'attendez pas que l'Occident vienne régler ce problème. Ne vous bercez pas d'illusions.

Lord Owen, Sarajevo, 1992.

Extrait de la note de fin d'ouvrage rédigée par l'auteur :

CENTRALE D'INFORMATIONS : *Etc.* a pour point de départ des conflits graves survenus au cours des années 1990, plusieurs événements décrits se basent sur un matériau très documenté. Mais, les guerres étant des machins complexes, des fautes peuvent être apparues ici et là, qui sont la conséquence de malentendus, de désinformations ou au contraire d'un manque d'informations de ma part. Quelques décalages avec la réalité, conscients, se trouvent également dans cette pièce, ainsi du massacre de Markale en Bosnie-Herzégovine, déplacé de quelques semaines dans le temps pour qu'il puisse s'adapter au reste de l'action. À d'autres endroits, des scènes décrivent ce qui aurait pu se passer, ou elles sont une conjonction de plusieurs événements tous ancrés dans la réalité. Les récits par Salko de la situation en Bosnie ainsi que la description par Pascal du génocide rwandais ne sont pas exposés ici pour subir un tel traitement littéraire, mais empruntent leur contenu, là encore, à une documentation précise. Quoi qu'il en soit, il est impossible d'échapper au fait qu'*Etc.* n'est en définitive rien d'autre qu'une pièce de théâtre et que le lecteur est invité à explorer les sources pour (tenter de) distinguer la fiction de la réalité. (...)

PERSONNAGES

Joseph Zimmer, vétéran du Vietnam et expert-comptable dans l'entreprise Denburg & Low.

Edward Bowman, vétéran du Vietnam, tient une boutique de souvenirs aux Constitution Gardens de Washington D.C.

Alan Zimmer, photographe de guerre free-lance. Fils de Joseph.

Helmut, journaliste télé allemand.

Lisa, journaliste américaine et photographe.

Peter, journaliste télé danois.

Salko, Musulman bosniaque, travaille au Holiday Inn de Sarajevo.

Nola Zimmer, monteuse à la BBC. Fille de Joseph.

Roger, mari de Nola.

Kay Zimmer, éditrice. Épouse de Joseph.

Benjamin, homme dans le début de la vingtaine.

Révérénd Ian Lewis, pasteur.

Prologue

Holiday in Cambodia

Février 1995

Scène 1

Londres. Alan est debout à côté d'un banc, devant une église. Il est vêtu d'un costume sombre et usé, un poil trop grand ou trop petit pour lui. Il a l'air fatigué. Il attend, regarde sa montre, allume une cigarette.

ALAN (*Examinant sa cigarette. Au public*) : La première clope... Vous vous en souvenez ? Jusqu'à récemment, il m'est arrivé de plus en plus souvent d'allumer une nouvelle cigarette alors qu'une autre se consumait toujours dans le cendrier. Ce qui aurait été impensable quand j'ai commencé à fumer il y a vingt ans, ou peut-être quinze d'ailleurs. Seulement voilà, les années passent... et on continue de fumer. Parfois, si j'ai passé un long moment sans fumer, si j'ai pris l'avion par exemple... pendant des heures, pour traverser l'Atlantique... lorsque je sors du terminal de l'aéroport, que je pose ma valise et que j'allume une cigarette, à ce moment-là... les premières bouffées... j'ai l'impression d'avoir seize ans. Les toutes premières clopes. J'ai une espèce de vertige, ma tête quitte mes épaules, je vacille presque et... je suis propulsé dans le temps, comme si autour de moi tout disparaissait et était remplacé par ce qui se trouvait à l'époque où j'avais seize ans. Les vieux copains, le lycée, les rues où on traînait. Une sensation de... (*il cherche ses mots*) de joie. (*Il réfléchit.*) Et les autres passagers, qui à leur tour sortent du bâtiment de l'aéroport avec leur chariot à bagage, cherchent leur famille venue les accueillir, ils me regardent en train de tituber à moitié et, là, ils décrivent un grand cercle pour m'éviter. Pendant ces moments, ils n'existent pour moi qu'en tant que formes et mouvements. (*Silence.*) Avant, je fumais quarante clopes par jour. J'ai arrêté de compter quand je me suis retrouvé en Bosnie. Là-bas, ils n'avaient que des Drina, comme marque. Vous avez déjà fumé des Drina ? Ça revient à foutre le feu au slip de votre grand-mère et à inhaler la fumée qui en sort. Les Drina ont eu ça de bon que j'ai réduit ma consommation de tabac. Les derniers mois, j'étais tombé à trois. Trois cigarettes par jour. Trois retours dans le passé, vers l'époque où j'ai commencé à fumer. Une le matin, une l'après-midi, la dernière juste avant de me coucher. Avec un peu de pot, je m'endors avec la sensation que m'a procurée la dernière clope, et... je dors bien la nuit. (*Silence.*) Tout va bien. (*Silence.*) Tout va vraiment très bien. (*Silence.*) J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir ces derniers

temps. Mais pas assez de matière pour alimenter cette réflexion. J'étais à l'étranger, j'ai pensé aux cigarettes. Et, comme tous les gens qui réfléchissent suffisamment longtemps à quelque chose, j'en suis venu à la conclusion qu'elles sont une métaphore de la vie autour de moi. Les cigarettes. Les clopes et la vie ? Même combat. À la fin, tout finit par s'arranger. Ce qui vous attend au bas de la côte, en dessous de la colline suivante, à la fin de ce putain d'arc-en-ciel, c'est tout sauf bon. C'est juste dangereux. (*Long silence.*) Oui, je sais. C'est de la philosophie à deux balles. Mais que voulez-vous, je fais de mon mieux. Et le mieux est encore de fumer et d'arrêter d'y réfléchir.

Nola arrive à l'église et se rend compte de la présence d'Alan.

NOLA : Alan !

Elle le serre dans ses bras. Il se laisse faire sans enthousiasme.

Comment tu vas ? J'ai essayé de te joindre... mais... comment tu te sens ? Ça fait tellement longtemps... Je... Tu attends depuis longtemps ?

ALAN : Quelques heures.

NOLA (Choquée) : Quelques heu — Mais... pourquoi tu ne m'as pas appelée ? On aurait pu —

ALAN : Je ne voulais pas te déranger.

NOLA : Mais... tu es arrivé quand ?

ALAN : Ce matin. Sur le coup de huit heures. J'ai pris un taxi qui m'a conduit dans le centre et... oui... j'ai traîné dans les rues. Moi qui ne suis pas venu ici depuis des années, je n'ai presque rien reconnu. À part Big Ben, bien sûr. Londres par excellence. Une horloge gigantesque qu'on admire. Et des habitants qui marchent tous tête baissée en ayant conscience que le temps leur échappe. Ah, j'oubliais... la Tate. Là-bas aussi j'y suis allé. J'ai marché jusqu'à avoir les jambes en coton, ensuite j'ai pris le métro pour venir ici, et enfin je suis resté assis sur ce banc pendant l'heure qui vient de s'écouler. Du moins si j'en crois Big Ben. Et puis... j'en ai eu marre de rester assis, donc je me suis levé pour fumer une cigarette debout. Alors que je ne fume presque plus.

Elle le regarde, l'examine longuement.

NOLA : Tu étais à Paris ?

ALAN : Mhm.

NOLA : Tu y as fait quoi ?

ALAN : Rien.

NOLA : Rien ? Bon, d'accord. Je... Mais tu y es resté des mois.

ALAN : Ils n'ont pas d'horloge là-bas, le temps passe à toute vitesse. C'est pour ça que la ville a cette apparence-là : les Français se croient toujours un vendredi après-midi de 1892.

NOLA (*Sceptique*) : Tu as... tu as vu maman ? Elle est là ?

ALAN : Elle n'est pas arrivée.

NOLA : Mais tu lui as parlé ?

ALAN : Non. Et toi ?

NOLA : Je l'ai appelée hier. Elle a dit qu'elle viendrait. (*D'une voix faible.*) C'est quand même l'enterrement de papa.

ALAN : Elle va venir. Si quelqu'un ne rate jamais un bon enterrement, c'est bien elle.

NOLA : Qu'est-ce que tu sous-entends ?

ALAN : Qu'elle va venir.

NOLA : Mais... tu lui as parlé ces derniers temps ?

ALAN : La semaine dernière. Le lendemain.

NOLA : D'accord.

ALAN : Mais j'ai parlé à *papa* le soir de son décès.

NOLA : Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il a dit ?

ALAN : Il m'a parlé de ce qui s'est passé.

NOLA : Dans le parc ? Après avoir quitté maman ?

ALAN : Au Vietnam.

NOLA : Oh.

Un silence pénible retombe. Il est évident que Nola sait elle aussi ce que leur père a fait, mais qu'Allan et elle ont un avis très différent sur la question. Elle cherche un autre sujet de conversation.

Joli costume.

ALAN : Un costume, ni plus ni moins.

NOLA : Il fait un peu... vêtement d'enterrement.

ALAN : C'est le but, non ?

NOLA : Je voulais dire que... non, rien. Je n'ai simplement pas le souvenir de t'avoir vu en costume. Tu l'as acheté à Paris ?

ALAN : Non.

NOLA : Ah bon ?

ALAN : On me l'a donné.

NOLA : On te l'a donné ? Qui ?

ALAN : Des Russes.

NOLA : À Paris ?

ALAN (*Il réfléchit longuement*) : En Tchétchénie.

NOLA : Mais... Alan...

ALAN : Celui qui le portait n'en avait plus vraiment besoin. Les Russes m'ont demandé si je voulais un costume, j'ai dit oui. Et comme moi j'en avais besoin d'un, ils me l'ont donné.

NOLA : C'est une blague.

ALAN : Non.

NOLA : Tu portes le vêtement d'un homme mort ? Tu es malade ?

ALAN : Quelle importance ? Ce n'est pas à un enterrement qu'on va ?

NOLA : Sauf que tu n'es pas mort !

ALAN : Je fume jusqu'au filtre.

NOLA : Ce qui veut dire ?

ALAN : Rien.

NOLA : C'est répugnant, Alan. Et ce n'est pas normal. Tu n'es pas normal.

ALAN : Pourquoi ? En quoi c'est répugnant ? Est-ce que les costumes ont moins de valeur dès l'instant où les gens meurent en les portant, Nola ? Mais bon sang, regarde autour de toi ! Qu'est-ce que ça changerait s'il avait été porté quelques minutes par un mort ? Quelle importance ça aurait ? S'il m'avait donné le costume de son vivant, tu aurais pensé quoi, là ? Que c'était un geste sympathique de sa part ? Un joli cadeau ? (*Bref silence.*) Il n'avait plus besoin de son costume, point à la ligne.

NOLA : Il était mort, Alan.

ALAN : Et alors ? Le costume ne change pas pour autant. Il n'est ni plus long ni plus court, ni moins résistant à l'usure. Et il n'est pas contagieux. Celui qui le portait est certes mort, mais le costume, lui ? Il continue à vivre et il est pleine forme.

NOLA : Il est mort comment, l'homme ?

ALAN : Je n'en sais rien.

NOLA : Il a été tué par balle ?

ALAN : Oui.

NOLA : Mais comment ? Et il ressemblait à quoi ?

ALAN : Je n'ai pas l'intention de te le raconter. Tu ne veux pas connaître ce genre de détails, Nola.

NOLA : C'étaient des soldats russes ?

ALAN : Peut-être, je n'étais pas dans la pièce quand ça s'est passé.

NOLA : Mais ?

ALAN : Il n'y a pas de mais. Je les ai suivis dans l'immeuble —

NOLA : Les Russes ?

ALAN : Oui. Je les ai suivis dans l'escalier, on est entrés dans un appartement de Grozny, un appartement plongé dans le noir, à l'avant-dernier étage. Un homme était couché par terre, à moitié nu, avec à côté un soldat en train de le déshabiller. Quelques secondes plus tard, il tenait le costume les deux bras écartés et j'ai compris qu'il disait aux autres soldats que c'était un beau costume. Puis ils m'ont demandé ce que j'en pensais. Ils voulaient juste me tester, voir comment je réagirais. Mais je n'ai pas réagi. Je me suis borné à dire que c'était un beau costume. Et c'est vrai qu'il est beau, tu ne trouves pas ?

NOLA : La question n'est pas là.

ALAN : Tu sais combien de costumes de ce genre circulent en Tchétchénie actuellement, Nola ? Presque aucun. C'était peut-être le plus beau qu'ils aient vu depuis des années, ces soldats. Si seulement tu savais d'où ils viennent, de quels trous paumés ils sont sortis. Car tu ne trouves plus la jeunesse de Moscou ou la racaille de Saint-Pétersbourg dans les rangs de l'Armée rouge, tu sais. Non, elle est constituée de gars de la campagne.

NOLA : Tu es malade, Alan !

ALAN : « Tu le veux ? », ils m'ont demandé. « Tu veux le costume ? » Puis ils ont ricané, persuadés que je refuserais. Sauf que je n'ai pas dit non. Je les ai remerciés, j'ai pris le costume et je l'ai enfilé ni une ni deux. Je me suis assis dans le même canapé que le mort, vêtu de son costume, et là-dessus ils m'ont donné une demi-bouteille de vodka. Uniquement par respect pour moi. Il n'y a rien de mal là-dedans, Nola. Je fais simplement tourner la machine.

NOLA : Je ne veux plus en parler.

ALAN : C'est ce que j'essayais de te dire.

NOLA : Mais où est fourrée maman ?

Elle remarque soudain qu'Alan a emporté sa valise à l'enterrement.

C'est quoi, ça ?

ALAN : Ça ? Ma valise, tiens.

NOLA : Et ça ne t'a pas effleuré l'esprit qu'il faut être un peu cinglé pour venir à un enterrement avec une valise ? Qui plus est à l'enterrement de notre père ? Tu aurais pu passer à un hôtel et la déposer là-bas, non ?

ALAN : Je ne compte pas m'éterniser ici.

NOLA : Ah bon ? Et tu comptes aller où ?

ALAN : Ailleurs.

NOLA : À savoir ?

ALAN : Et toi, comment tu vas ? Mieux ?

NOLA : Je survis.

ALAN : Bon.

Long silence.

NOLA : Tu as cessé du jour au lendemain de me téléphoner. Pourquoi ? Ça me manque, de ne plus te parler. On avait de bonnes conversations pourtant, non ?

ALAN : Je n'avais plus rien à raconter.

NOLA : Et donc tu t'es dit : stop. C'est ça ? Tu aurais pu au moins m'appeler pour me demander un truc, m'interroger sur ci ou ça.

ALAN : Et tu aurais répondu quoi ?

NOLA : Ce que j'en sais, moi ! Quelque chose, n'importe quoi. Ce n'est pas ça dont il est question. Tu aurais pu... par exemple me demander si j'ai rencontré un homme ou si —

ALAN : Tu as rencontré un homme ?

NOLA : Non.

ALAN : Bon.

NOLA : Pfft !

ALAN : Ça fait cinq mois que je n'ai pas parlé. Jusqu'à aujourd'hui.

NOLA : C'est vrai ?

ALAN : Je n'ai pas prononcé un mot. Pas un son.

NOLA : Mais... Je croyais que tu étais resté longtemps à Paris.

ALAN : Oui.

NOLA : Et tu n'as pas —

Les cloches de l'église se mettent à sonner.

Ça va commencer, Alan. Et maman n'est toujours pas là !

ALAN : D'autres gens viennent ?

NOLA : Ce serait qui ? Ici, à Londres ?!

ALAN : Ce que j'en sais, moi.

NOLA : Il n'y a que nous.

Kay entre en scène, nous l'entendons et la voyons échanger quelques mots avec un chauffeur de taxi.

Maman ! Mais qu'est-ce que tu fous, bon sang ? Ça vient de commencer !

Kay serre à tour de rôle ses enfants dans ses bras.

KAY : Venez, finissons-en.

Scène 2

Londres. Obsèques de Zimmer. L'église est à moitié pleine. Dans la première rangée : son épouse Kay, son fils Alan, sa fille Nola.

LE PRETRE IAN LEWIS : Oui... Oui. Oui, en effet, quand Joseph Zimmer s'est allongé pour dormir, mardi de la semaine dernière, il n'a pas vu les astres. Il n'a pas vu les autres planètes de notre système solaire, il n'a pas vu les étoiles filantes qui traversent notre ciel en permanence et vous permettent de faire un vœu... pour autant que vous y croyiez vous aussi. Il n'a pas vu les nuages qui au fil de la nuit se sont accumulés sur la côte est de l'Amérique, sur New York et Manhattan, et plus loin, sur Washington D.C. et les Constitution Gardens. Il n'a pas vu les lumières clignotantes des avions de ligne au loin, entamant leur descente pour atterrir à l'aéroport international de Washington-Dulles ou continuant leur route à l'autre bout de l'Amérique, volant au-dessus des États presque dépeuplés du Midwest, rejoignant la côte ouest, ou encore en passe de traverser le grand océan pour rejoindre l'Europe. Joseph Zimmer a vu autre chose le tout dernier soir de sa vie. Il a vu une ampoule de soixante watts. Et cette ampoule, cette lumière, a dû être pour lui aussi réconfortante qu'un ciel nocturne ou un ciel d'été bleu et clair peut l'être pour nous. C'était la première fois depuis douze mois que cet homme dormait entre quatre murs. Et la première fois depuis vingt-six ans qu'il avait quitté son pays d'origine. Zimmer détestait l'obscurité. Il la haïssait. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point. Toujours est-il que la dernière chose que Joseph Zimmer ait vue, c'est une ampoule qui ne

s'éteindrait pas, à moins qu'il décide d'appuyer lui-même sur le bouton. Et si, contre toute attente, cette extinction des feux avait dû se produire avant qu'il ne le souhaite, il lui aurait alors suffi de s'allonger sur le côté et d'appeler la réception pour leur demander de changer l'ampoule. Et la lumière aurait été, à nouveau. (*Silence.*) Il est mort dans la chambre 461 au Kensington Close Hotel, dans la Wright's Lane, juste après deux heures du matin. (*Silence.*) Joseph Zimmer était américain. De la meilleure sorte. Un bosseur. Un vétéran du Vietnam. Un bon père de famille. (*Il lance à Kay un regard interrogatif.*) Un époux aimé... Il habitait à Washington D.C.... et, si j'ai bien compris, qu'il soit venu à Londres la semaine dernière reste un mystère pour sa famille. Je ne saurais expliquer les raisons qui ont poussé Joseph Zimmer à accomplir son geste. Et, tout comme les voies du Seigneur sont impénétrables, les choix des êtres humains ne sont pas toujours faciles à comprendre non plus. (*Il esquisse un sourire qui ne lui est pas retourné.*) Zimmer n'entretenait plus de contact avec sa famille les derniers mois de sa vie. C'est... Mais il me plaît de croire que, malgré les événements, la famille représente notre bien le plus précieux. Hormis celle de Dieu, c'est la compagnie de la famille qui nous est la plus proche... dans cette vie. Pour cette raison, il n'est pas impensable d'imaginer que Joseph Zimmer, comme c'est le cas pour certains animaux, a senti que sa vie touchait à sa fin... et que, de ce fait, il a cherché la sécurité qu'il connaissait le mieux : sa famille. Peut-être est-ce pour cela qu'il a pris un avion pour se rendre à Londres, sans vous avoir prévenus de son arrivée, sans accord préalable. Une pensée difficile à accepter, je le reconnais, en tout cas en un jour comme celui-ci. Néanmoins, je ne crois pas que vous deviez éprouver de la tristesse en constatant que Joseph ne vous a pas adressé la parole avant de s'en aller. Car les mots ne sont pas toujours en état de transmettre ce que nous souhaitons dire. Peut-être devez-vous tout bonnement vous réjouir de savoir qu'il s'est... rapproché de vous. Il a cherché votre amour, tout comme il l'a fait tant et tant de fois autrefois. Et je crois que vous pouvez également vous réjouir de savoir qu'il a passé un bon moment, son tout dernier, au Kensington Close Hotel. Joseph Zimmer était parti depuis très longtemps, n'est-ce pas ? Je pense cependant, et je pense que vous aussi le pensez, qu'il allait bien. Il était revenu *chez lui*, il était rentré *à la maison*.

Acte I

Aucun signe de vie

Février 1994

Scène 1

Constitution Gardens, Washington D.C. Tard le soir. Les jardins sont désertés, une fine couche de neige recouvre le sol, l'air est froid. Un grand mur en granit noir domine la scène. Il s'agit du Mémorial des anciens combattants du Vietnam, le monument sur lequel sont gravés les noms d'un peu plus des 58 000 soldats ayant perdu la vie pendant la guerre du Vietnam. À côté, un kiosque de souvenirs aux allures de baraque à saucisses. Une cabine téléphonique. Un banc, lui aussi recouvert d'une fine couche de neige.

Un homme, vêtu d'un costume et portant un sac, entre en scène : Joseph Zimmer. Dans le début de la cinquantaine, il a des mouvements lents et incertains. Il s'arrête devant le mur qu'il observe un petit moment. Il relève la tête, son regard passe du kiosque au banc. Il baisse les yeux, s'avance vers le banc, enlève la neige, s'assied, place le sac à côté de lui. Il observe de nouveau le mur puis le sol. Il frotte ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer, jette un œil vers le ciel comme s'il voulait s'assurer qu'il n'y aura pas de chutes de neige cette nuit – ou simplement histoire de constater qu'il va au contraire neiger. Il dénoue sa cravate, la pose sur le sac. Il change rapidement d'avis et la remet autour de son col. Il observe le mur une nouvelle fois. Il retire du banc les restes de neige, regarde droit devant lui. Il attend. Il dénoue encore sa cravate, la repose sur le sac, la lisse soigneusement. Il regarde un instant le kiosque de souvenirs puis laisse ses yeux flotter autour de lui, de-ci de-là, sur les arbres. Il finit par ouvrir son sac et en sort différents objets. On le voit prendre un duvet.

Scène 2

Londres. Nola est assise à la table de la cuisine. Elle regarde le mur. Elle prend une profonde inspiration, s'apprête à dire quelque chose mais change d'avis et relâche son souffle. Elle allume une cigarette qu'elle fume jusqu'au bout. On entend les bruits d'un homme et d'un enfant à l'étage du dessus.

Scène 3

Parc des Constitution Gardens, Washington D.C. Comme tout à l'heure : de la neige sur le sol, un air froid. C'est le matin. Le kiosque est fermé. Un duvet est déplié sur le banc, à côté d'un sac sur lequel sont posées une bouteille Thermos et une serviette de bain. Zimmer est penché devant le mur en granit noir. Il se débarbouille avec de l'eau et du savon. Il a froid aux mains, les réchauffe à intervalles réguliers dans l'eau chaude. Un autre homme du même âge, Bowman, entre en scène. Zimmer, qui lui tourne le dos, ne remarque pas sa présence. Bowman va à son kiosque de souvenirs, défait le cadenas, relève l'abattant. Il entre dans le kiosque, range une chose ou deux puis ressort, allume une cigarette, frotte ses mains l'une contre l'autre, souffle dans ses paumes, remonte le col de son blouson pour couvrir ses oreilles, regarde Zimmer.

BOWMAN (*À lui-même*) : Ça caille. (*À Zimmer :*) Ça caille aujourd'hui. Mais bon, c'est l'hiver, hein. Pas de doute là-dessus. Y a même pas un seul oiseau en vue. Ils sont tous partis. Au Mexique. C'est là-bas qu'ils migrent. Enfin, certains. Peut-être même plus au sud. Mais ils finissent par revenir. Tôt ou tard, ils reviennent. Enfin, la plupart. Ceux qui ne percutent pas les émetteurs de télé plantés un peu partout dans ce pays. À ce qu'il paraît, environ deux-mille-cinq-cents oiseaux perdent chaque année la vie à la suite d'une collision contre chacun de ces émetteurs. Tu le savais ? En plus, on en compte plus de soixante-dix-sept mille sur le territoire américain. Ça nous fait au total deux-cents-millions d'oiseaux par an. Sans oublier les nouvelles antennes-relais de téléphone portable. On suppose qu'en 2004 il y en aura cent soixante-quinze-mille, rien qu'aux États-Unis. Ce qui nous fera trois-cents-millions d'oiseaux en plus, ou en moins selon comment on compte. Donc au total : un demi-milliard d'accidents ailés par an. Mais bon, la plupart des oiseaux reviennent.

Long silence.

Tu viens de plus en plus tôt, non ? Le matin, je veux dire. D'habitude, tu ne débarquais que sur le coup de midi. Puis tu t'es mis à venir plus tôt. Ça ne m'a pas échappé, tu vois. Je remarque ce genre de chose. Parce qu'il n'y a pas beaucoup de monde à cette heure-ci. Et pas à cette époque de l'année. Mais en été, si. Avec les oiseaux, donc. Tu verras, tout est différent à cette saison. Tu es arrivé quand aujourd'hui, en fait ? (*Long silence. Il aperçoit les affaires sur le banc.*) Tu as passé ta nuit ici ? Mais... pourquoi ?

ZIMMER : Où veux-tu que j'aïlle, sinon ?

BOWMAN : Chez toi ?

ZIMMER : Non non, c'est —

Il continue de se laver.

BOWMAN : Quoi ?

ZIMMER : Rien.

BOWMAN : Sûr ?

ZIMMER : Oui.

BOWMAN : Mais... tu vas bien au moins ?

ZIMMER : Non.

Scène 4

Hôtel Holiday Inn, Sarajevo. Une chambre d'hôtel plongée dans le noir, à l'exception d'une épaisse et large bande de lumière à travers la fenêtre dont la vitre brisée a été recouverte de plastique transparent. Le rayon lumineux traverse la chambre jusqu'à la porte et la divise ainsi en deux. La porte s'ouvre. Stalko, un employé de l'hôtel, l'ouvre avec prudence, se faufile rapidement à l'intérieur en se déplaçant dos contre le mur, un carton plié sous un bras. Nous entendons simultanément un dialogue dans le couloir sans qu'on voie qui parle.

PETER : Alors, t'étais où ?

ALAN : En Égypte.

PETER : À Louxor ?

Pendant que le dialogue se poursuit dans le couloir, il se passe dans l'hôtel la chose suivante : Stalko s'accroupit devant la fenêtre. Il déplie le carton et, sans s'exposer dans la ligne de tir, le cale avec précaution mais détermination devant la fenêtre jusqu'à ce qu'elle soit escamotée et empêche ainsi quiconque de voir ou d'être vu. Sur ce il se relève, recule, nettement plus détendu. Il ouvre la porte d'un placard, prend un matelas, le place

également devant la fenêtre, s'assure qu'il tient bien avant de retirer le carton et de le replier.

ALAN : À Charm el-Cheikh. Deux semaines.

PETER : Aïe...

HELMUT : C'est pas mal là-bas.

ALAN : Mouais. Pour moi il y aurait trop de foutoir. Trop de gens.

HELMUT : Tu aurais dû aller à Nice, au Méridien. Un hôtel merveilleux. À quelques mètres seulement de la vieille ville. Oui, c'est là-bas que tu devrais aller.

PETER : Il y fait quand même un peu froid en février.

HELMUT : Je voulais pas dire maintenant, mais une prochaine fois. C'est l'un des hôtels les plus sélect de Nice. Les chambres ont vue sur la Méditerranée. I-dé-al.

ALAN : Ça doit coûter un bras.

HELMUT : Ça coûte un certain prix, oui.

Salko retourne vers l'entrée, allume la lumière et ouvre la porte de la chambre.

SALKO : Ok. Vous pouvez entrer. Tout va bien. Et bienvenue dans l'Holiday Inn.

Quatre journalistes entrent dans la chambre, portant caméras et matériel vidéo, sac à dos, duvets, etc. Il s'agit d'Helmut, Alan, Lisa et Peter.

PETER : Ça m'a l'air nickel. Merci, Salto.

SALKO : Salko.

PETER : Pardon.

SALKO : Pas grave.

PETER : Salko.

SALKO : Oui. Ça vous ira ?

ALAN : Ce sera plus que parfait. Merci beaucoup.

SALKO : Il ne nous reste pas beaucoup de chambres libres actuellement, hélas. L'hôtel est un peu plein en ce moment. Donc, oui... Cette chambre n'a pas été utilisée depuis longtemps... forcément. Mais je —

ALAN : C'est impeccable.

SALKO : Je crains qu'il y ait des pannes de courant. Vous comprenez, ils le coupent à intervalles réguliers. Pour... oui, comment on dit déjà... la guerre psychologique. Ou un truc dans ce genre. Notre établissement est l'un des rares dans cette ville à disposer d'un groupe électrogène. Donc ça devrait... enfin bon, il devrait être réparé... Je suis désolé de ne pas pouvoir faire mieux.

LISA : N'y pensez pas, Salko. Vous en avez fait déjà énormément pour nous. Tenez. *(Elle veut lui donner de l'argent.)*

SALKO : Non, non, ce n'est pas nécessaire.

LISA : Si. S'il te plaît. Pour toi. Pour ta famille.

SALKO : Vraiment, ce n'est pas nécessaire. Mais merci.

LISA : S'il te plaît, j'insiste.

HELMUT : Lisa, il essaie juste d'être poli pour que tu ne passes pas pour une conne.

LISA : De quoi tu me parles ?

ALAN : Tu es en train de lui tendre trois-cents marks, Lisa...

LISA : Et alors ? Ça correspond à quoi... à cent-cinquante dollars ? C'est pas beaucoup.

ALAN : Aux États-Unis, peut-être. En Allemagne non plus. Mais pas ici. Plus maintenant.

SALKO : Je suis désolé, mais il n'y a pas grand-chose à acheter dans cette ville en ce moment.

HELMUT : Ce qu'il essaie de t'expliquer, c'est que trois-cents marks lui permettront peut-être d'acheter deux œufs et un demi-paquet de cigarettes. Il essaie de te dire que cet argent n'a pas de valeur.

LISA (*Rangeant son argent*) : Excusez-moi, je ne savais pas.

SALKO : Ça ne fait rien. Je t'assure. Bon... Tout m'a l'air en ordre. Quatre personnes, quatre lits, très bien. Est-ce que je dois vous réveiller demain matin de bonne heure ? Non, vous vous réveillerez tout seuls de toute façon. Ou alors vous serez réveillés par... bref. La salle de bains est ici à gauche. Il devrait y avoir de l'eau chaude, ou... de l'eau en tout cas. Qui coule des robinets. Et s'il ne devait pas y en avoir... je ne pourrais pas y faire grand-chose, hélas. Quant au téléphone, en principe il fonctionne... oui, il fonctionne.

LISA (*À Salko*) : Tu es sûr que tu vas bien ?

SALKO : Moi ? Je... vous savez quel est le principal sujet de conversation en ce moment à Sarajevo ? Si Jésus devait revenir, avec sa croix sur le dos, vous savez ce que nous lui dirions en guise de bonjour ? (*Bref silence.*) Non, aucune idée ? Il semble y avoir un consensus pour lui poser la question suivante : « Jésus, comment tu as réussi à trouver autant de bois ? » Ok, je ne vous dérange plus. Bonne soirée.

Scène 5

Londres. Matin. La table du petit déjeuner est mise pour trois. Dans la cuisine, Nola fait bouillir de l'eau pour se préparer une tasse de thé. Elle va à la porte d'entrée, l'ouvre, prend le journal posé sur le paillason, lit à toute vitesse les gros titres sans s'asseoir puis le repose. Elle allume la radio.

VOIX RADIOPHONIQUE (*Terminant le sujet précédent*) : ... se refuse à tout commentaire. Dans la petite ville paradisiaque de montagne, à Lillehammer en Norvège, l'atmosphère est au beau fixe tandis que les habitants se préparent à accueillir le monde entier quand le top départ des dix-septièmes Jeux olympiques d'hiver sera donné le douze février prochain. Une incertitude plane toujours sur la capacité de Nancy Kerrigan à effectuer son

programme de patinage artistique, un mois après avoir été agressée par l'ex-mari de Tonya Harding, sa rivale. Nous sommes en duplex avec notre reporter à Lilleham —

Nola éteint la radio. Silence. Elle s'assied à la table, boit son thé. On finit par entendre l'écho d'une voix d'enfant à l'étage du dessus, suivi d'un bruit de pas dans l'escalier. Roger, son mari, entre dans la cuisine, vêtu d'un costume. Il l'embrasse sur la joue mais sans la toucher. Il continue jusqu'au plan de travail où il place deux toasts invisibles dans le grille-pain, attend, les en ressort et les pose sur une assiette. Il s'assied, tend une main vers la théière mais sans la toucher elle non plus. Au lieu de quoi il lève une théière invisible, se sert et boit dans une tasse invisible. Il étale de la confiture sur ses toasts invisibles et mange. On ne voit dans ses gestes nulle autre chose sinon qu'il mime. La scène dégage de plus en plus une impression désagréable qui laisse penser que Roger ne se trouve en fait pas du tout dans la pièce. Il lit le journal ouvert devant lui mais n'en tourne pas les pages. Nola boit son thé dans une tasse bien réelle, grignote un toast et feuillette le journal ou utilise les autres accessoires présents sur la table de la cuisine.

NOLA : Tu as réveillé Simon ? Il s'est habillé ?

ROGER : Il est à la salle de bains. Il voulait se brosser les dents.

NOLA : Avant le petit déjeuner ?

ROGER : Tu sais comment c'est quand on apprend quelque chose de nouveau. Et si ça se trouve, ça lui permettra d'avoir les dents les plus saines de tout Londres. Peut-être qu'il deviendra dentiste.

NOLA : À moins qu'il l'ait oublié dans une semaine et qu'il ait trouvé un autre dérivatif. (*Silence.*) Dis-moi, comment allons-nous au fait ? On va bien, non ?

ROGER : On va bien.

NOLA : On va bien. Tu rentres quand cet après-midi ? À l'heure habituelle ? Vers cinq heures ? Je me disais qu'on pourrait manger du poulet ce soir.

ROGER : Hm.

NOLA : Et si on partait le week-end prochain ? Rien que nous trois ? Sur la côte, pourquoi pas ? J'ai entendu parler l'autre jour d'un joli coin en Cornouailles. On peut y louer une